
La Baronnie de Châteaubriant au XVI^e et XVII^e siècles

Antoine Rivault



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3344>

DOI : 10.4000/abpo.3344

ISBN : 978-2-7535-5185-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 28 juillet 2016

Pagination : 92-94

ISBN : 978-2-7535-5183-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Antoine Rivault, « *La Baronnie de Châteaubriant au XVI^e et XVII^e siècles* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-2 | 2016, mis en ligne le 28 juin 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3344> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3344>

© Presses universitaires de Rennes

huisseries de bois pour les portes et les fenêtres (l'usage du verre plat de vitre reste exceptionnel jusque dans la seconde moitié du XVIII^e siècle...), les barreaudages de bois ou de métal, les cloisonnements intérieurs utilisant souvent le bois mais aussi la terre ou la pierre, les enduits à la terre ou à la chaux parfois peints, les sols de terre battue, de pierre, de tomettes ou de torchis sur quenouilles pour les étages. Le dernier chapitre (Catherine TOSKER, « Lorsque les fonctions évoluent : reconversions anciennes, rurbanisation ») évoque, de manière bien venue, le devenir de nombre de ces maisons rurales, à partir de la fin du XIX^e siècle et surtout au XX^e siècle entre abandon, transformation, rénovation et parfois restauration réussie dans un contexte socio-économique mais aussi culturel, qui n'est plus du tout celui qui les vu naître et se développer. Pierrick MASSIOT, président du Conseil régional de Bretagne, conclut ce livre, qu'il avait aussi introduit.

Par ailleurs, l'ouvrage propose un glossaire, qui sera utile aux non-spécialistes, ainsi qu'une courte bibliographie et un index des noms de lieux cités où chacun aura plaisir à chercher des lieux connus.

Pour conclure, si ce beau livre est à la fois un livre-plaisir et un nécessaire exercice d'inventaire et de mémoire, il invite aussi à la plus grande vigilance pour ce patrimoine qui, s'il est sans doute moins menacé qu'il ne l'a été par le passé (grâce aux travaux du service de l'Inventaire mais aussi à l'action vigilante et militante d'associations patrimoniales comme Tiez Breiz), n'en demeure pas moins très vulnérable au quotidien. Il invite enfin à réfléchir à la mise en œuvre, dans une autre étape, de nouvelles méthodes d'approche de ce bâti, comme l'archéologie dont les apports se sont avérés tout à fait intéressants, notamment en terme de chronologie, dans les quelques régions (Île-de-France notamment mais aussi Rhône-Alpes) où des expérimentations ont été tentées dans ce domaine.

Pierre-Yves LAFFONT

PACAULT, Antoine, *La Baronnie de Châteaubriant aux XVI^e et XVII^e siècles*, Châteaubriant, Histoire et patrimoine du pays de Châteaubriant, 2015, 272 p.

En 1993, Antoine Pacault soutenait sa thèse d'histoire moderne en Sorbonne, thèse préparée sous la direction de Jean Meyer. Un peu plus de vingt ans après, une version réduite en est enfin publiée. L'association *Histoire et Patrimoine du Pays de Châteaubriant* vient en effet de rendre disponible à un plus large public une thèse importante pour l'histoire locale de Châteaubriant mais aussi pour la Bretagne et plus largement pour la France de la première modernité. L'ouvrage, fort d'un format élégant, se compose de dix chapitres qui forment près de 250 pages de texte. Autant dire que par rapport aux 1062 pages de la thèse initiale, l'auteur a du largement réduire son propos.

La première originalité de l'ouvrage est que le « héros » d'A. Pacault est un fief. La baronnie de Châteaubriant, localité sise à mi-chemin de Rennes et Nantes, est le sujet central de l'auteur qui réussit par ailleurs à bien la cartographier (p. 45). Cet imposant ensemble féodal formé de 47 paroisses et trêves est le prisme par lequel il peut aborder nombre de sujets, du monde des campagnes à la grande noblesse de cour. Car si l'auteur a choisi d'étudier cette baronnie en particulier, outre des affinités personnelles avec la région, c'est bien parce qu'elle fut aux mains de grands personnages des XVI^e et XVII^e siècles. A. Pacault montre bien comment s'est formé ce patrimoine cohérent et comment celui-ci passa aux mains des grandes familles du royaume. Sous François I^{er}, son propriétaire, Jean de Laval, gouverneur

de Bretagne de 1531 à 1543, est un proche du roi. Très riche, il peut faire édifier à Châteaubriant un château influencé par la Renaissance italienne qui impressionne encore aujourd'hui. Il s'agit d'un réel chef-d'œuvre qui accueillera même la cour itinérante de Charles IX en 1565. Mort sans postérité, Jean de Laval cède la baronnie à un parent on ne peut plus influent, le connétable Anne de Montmorency. Dès lors, la baronnie est gérée à distance et, si Montmorency cultive autant les fidélités et clientèles en Bretagne, c'est surtout parce qu'il est baron de Châteaubriant. Enfin, au XVII^e siècle, le fief passe aux Bourbon-Condé, princes du sang éminemment liés et habitués à l'exercice du pouvoir à l'échelle du royaume. C'est d'ailleurs grâce au Grand Condé que la baronnie retrouve un certain lustre après son retour d'exil à partir de 1660.

Mais au-delà de la description des changements dynastiques, l'étude se concentre sur les serviteurs des barons de Châteaubriant. Car c'est sur eux que se sont appuyés ces grands seigneurs pour tenir leur fief et en percevoir d'intéressants revenus. Ainsi, pour administrer la baronnie, Anne de Montmorency dut employer à son service une quantité de serviteurs présents sur place. Certains savent tirer leur épingle du jeu tels les Barrin qui passent habilement du service des Montmorency à celui des Condé. Ces châtelains, receveurs, fermier et capitaines de Châteaubriant sont, à n'en pas douter, des individus importants pour le baron, d'autant plus qu'il est un seigneur absent de Châteaubriant. Cette distance du seigneur avec son fief sera problématique lors des douloureux épisodes ligueurs. La Ligue reste à n'en pas douter un épisode d'affaiblissement du contrôle seigneurial. Cependant, la reprise en main après la paix s'avère efficace grâce notamment au choix par le baron d'adopter le système de la ferme générale.

L'étude précise de la baronnie permet également à A. Pacault de se pencher sur le monde des campagnes. Grâce à l'étude des aveux rendus à Montmorency, c'est toute une petite élite que l'auteur met en lumière et dont les stratégies foncières sont analysées. La noblesse tout d'abord, n'est pas très fortunée mais nombreuse, ce qui va dans le sens des analyses de Michel Nassiet pour l'ensemble de la Bretagne. Les photographies des petits manoirs de la baronnie montrent des demeures à l'évidence modestes. Privée d'emplois militaires (au service du roi ou de Grands, dont le monopole appartient à la moyenne noblesse, parfois qualifiée de « noblesse seconde », mais on apprécierait ici des éléments de débat), cette petite noblesse est mise en danger par l'ascension sociale des roturiers de Châteaubriant. L'auteur met en évidence les stratégies de certaines familles, actives dans les fermes et les justices seigneuriales, qui arrivent à se dégager de la masse paysanne. Cependant, le terme de « notables » des campagnes, appliqué à ces tenanciers pose problème et est à discuter. Peut-on vraiment parler de notables des campagnes pour cette élite paysanne qui reste tout de même très modeste? L'auteur ne prend pas vraiment la peine d'expliquer un tel choix lexical. Quoi qu'il en soit, cette petite élite paysanne continue inlassablement d'amasser des terres pendant toute la période étudiée, souvent au détriment de la très petite noblesse de la baronnie. Certains deviennent même officiers seigneuriaux, comme les Hamel, anoblis en 1701. Ainsi, l'auteur montre bien qu'une étude serrée sur un fief permet de saisir les enjeux sociaux à l'œuvre entre moyenne noblesse, petite noblesse ou élite paysanne, la masse populaire restant difficile à connaître pour des raisons archivistiques.

À propos des archives, il importe de souligner l'excellente connaissance qu'a l'auteur des archives du musée Condé à Chantilly, qui conserve les imposantes correspondances des Montmorency et des Condé. Ces archives qui méritent d'être plus largement connues qu'elles ne le sont aujourd'hui, sont bien mobilisées par A. Pacault. En cela, son ouvrage nous renseigne aussi sur les personnages des barons de Châteaubriant à travers les correspondances qu'ils entretiennent avec

leurs serviteurs de Châteaubriant. Dans le cas du Grand Condé par exemple, les dépouillements de l'auteur font découvrir au lecteur une figure moins connue que le héros de guerre, celle du grand seigneur, soucieux de la bonne gestion de ses affaires foncières. Et la baronnie de Châteaubriant ne devait être qu'une goutte d'eau dans un océan de possessions. Aussi, c'est toute la gestion seigneuriale d'immenses fortunes qui se trouve ici interrogée.

Il faut cependant constater l'absence de notes de bas de page qui ne permet pas de connaître les sources utilisées par l'auteur et cela est bien dommage lors de citations par exemple. Le lecteur n'en continue pas moins d'avoir confiance en l'auteur et l'on explique cela par des contraintes éditoriales à regretter. Néanmoins, ce défaut d'édition est compensé par la publication en fin de chapitres de documents originaux comme des extraits de procès, des lettres originales parfois issues des archives de Chantilly, des mémoires seigneuriaux, des listes d'aveux etc. dont les références sont cette fois-ci données. Ces documents font réellement vivre l'ouvrage et entraînent le lecteur dans la réalité sociale de la baronnie de Châteaubriant.

Ainsi faut-il saluer la publication de cette thèse, attendue depuis quelques années déjà. Elle constitue une avancée indéniable pour l'histoire de Châteaubriant et prouve que les grands fiefs d'Ancien Régime sont des mannes archivistiques. L'ouvrage montre que l'on peut faire apparaître des tensions sociales à l'échelle féodale. Surtout, il interroge le lecteur sur la gestion d'imposantes seigneuries par une très grande noblesse de cour pour qui les revenus fonciers restent des pré-occupations majeures. On termine cette lecture avec l'impression, la conviction presque, que les liens féodaux entre grand seigneur et serviteurs sont parfois plus intéressants pour ces derniers que le service du roi.

Antoine RIVAULT

JAMBU, Jérôme, *Tant d'or que d'argent. La monnaie en Basse-Normandie à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Rennes, PUR, coll. « Histoire », 2013, 640 p., ill.

La monnaie médiévale est assez bien connue pour la France, même si du côté du monde féodal, il reste des zones d'ombre et de grandes friches. Il en va différemment pour l'époque moderne. Aux travaux importants qui ont marqué les années 1970 a succédé une période de désaffection pour le sujet qui s'achève avec l'ouvrage de Jérôme Jambu. Maître de conférences en histoire moderne à l'université de Lille 3-Charles de Gaulle, il a consacré sa thèse à la monnaie en Basse-Normandie et nous livre un ouvrage sur les ateliers de Saint-Lô et de Caen du XVI^e au XVIII^e siècle, fruit de sa thèse de doctorat conduite sous la direction de Jean-Marc Moriceau et soutenue à Caen en 2008. L'auteur a traité la question de façon thématique, de la fabrication des monnaies d'or et d'argent en atelier à leur usage par les populations. De très nombreuses cartes mais aussi des croquis et des illustrations viennent éclairer ce fort volume de 640 pages.

L'ouvrage s'organise en deux parties, la première traite de la production monétaire, la seconde de l'utilisation des espèces. La monnaie est au temps du trimétallisme, or, argent, bronze, à la fois un instrument des échanges, une réserve de valeur et un moyen pour le pouvoir de véhiculer un message politique auprès du plus grand nombre. J. Jambu commence son étude par l'atelier de Saint-Lô. Il est tenu au XVI^e siècle par des locaux puis par des horsains qui viennent faire fortune, appuyés sur un réseau, malgré des tentatives de reprise en main par des Saint-Lois. Par contre, officiers et main-d'œuvre sont issus de la région, protégés par leurs